

# BRUNO LATOUR, UNE PHILOSOPHIE CARTOGRAPHIQUE

Aline Wiame

(Département de philosophie, Université Toulouse – Jean Jaurès)

*Cet article cherche à réévaluer le rapport de Bruno Latour à la philosophie à travers le motif de la cartographie dans son œuvre. Si les cartes y constituent d'abord des exemples particulièrement frappants de la production scientifique de vérité, ses derniers écrits suggèrent un rôle beaucoup plus central pour la cartographie. La pensée latourienne, dans le cadre du réchauffement climatique, appelle en effet une philosophie cartographique, basée sur la notion de territoire, et développant à la fois une méthode « ambulatoire » et un projet conceptuel qui consiste à résister à ce que Whitehead appelait la « bifurcation de la nature ».*

*This article seeks to reassess Latour's relation to philosophy through an examination of the many references to cartography in his work. Whereas in his early writings maps were treated as striking examples of the way science produces truth, his latest writings ascribe a more central function to cartography. During this time of global warming, Latour's thinking calls for a cartographic philosophy rooted in the notion of territory, which develops both an "ambulatory" method and a conceptual project of resistance to what Whitehead called the "bifurcation of nature".*

## Introduction : Latour et la philosophie, une question de méthode ?

Une question telle que la conjugaison au pluriel de la pensée de Bruno Latour implique, pour une philosophe, de s'interroger sur les rapports multiples de Latour à la philosophie, et sur la manière dont son questionnement philosophique est intrinsèquement articulé à d'autres disciplines. Il y a quelques années encore, ce questionnement aurait sans doute été considéré comme très marginal par rapport aux objets d'enquête de Latour. Pendant longtemps, en effet, sa pensée n'a pas été envisagée comme proprement philosophique – largement identifiée à sa seule théorie de l'acteur-réseau, elle était considérée comme essentiellement sociologique.

Certes, la philosophie des sciences pouvait piocher dans ce qui ne pouvait être que sa *sociologie* des sciences. Certes, des références philosophiques – à William James, John Dewey ou Alfred North Whitehead – pouvaient émailler ses textes, et des entretiens avec quelques philosophes contemporains – Michel Serres, Isabelle Stengers – marquer tout du moins un rapport d'intérêt entre Bruno Latour et la philosophie. Certes, encore, *Changer de société. Refaire de la sociologie* affirmait l'importance de connecter la philosophie et la métaphysique aux sciences sociales<sup>1</sup>. Mais cela ne suffisait pas, semble-t-il, à reconnaître ses méthodes et ses objets comme relevant de l'investigation philosophique proprement dite. Par leur ambition théorique, les deux derniers ouvrages de Latour – *L'Enquête sur les modes d'existence* (2012) et *Face à Gaïa* (2015) – ont permis de quelque peu inverser cette tendance. Toutefois, ils le font en brouillant les pistes : le sous-titre de *L'Enquête* parle d'« anthropologie », tandis que *Face à Gaïa* est le fruit des Gifford Lectures données par Latour en 2013, ces leçons étant traditionnellement consacrées à la théologie naturelle.

Pour autant, il suffit de se pencher sur ce que Latour lui-même dit de ses pratiques de chercheur pour s'apercevoir que des interrogations philosophiques ont toujours accompagné son écriture. Agrégé de philosophie, Latour se considère lui-même comme philosophe d'un type particulier, comme il le confessera dans un *coming out* philosophique en 2010 :

---

<sup>1</sup> Bruno Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, trad. par N. Guilhot, Paris, La Découverte, 2006, p. 27. Par la suite, l'abréviation CS sera utilisée dans le texte.

Comme Peter Sloterdijk, avec sa perspicacité habituelle, l'a bien compris, je suis tout d'abord un philosophe, bien que pas philosophe professionnel. Bien que j'aie toujours occupé des positions de sociologue, que j'aie parfois été accepté comme anthropologue honoraire, que je ressente beaucoup de loyauté envers le petit champ des études des sciences et technologies, et que je me sois aussi essayé à la théorie sociale, je n'ai jamais renoncé à la quête de la philosophie<sup>2</sup>.

On ne peut cependant pas expliquer le rapport complexe de Latour à la philosophie par la seule dispersion apparente de ses objets et disciplines d'étude. Un entretien de 2006 pour la revue *Tracés* donne une piste plus convaincante. Latour y admet que l'objet principal de son travail – la raison occidentale – est éminemment philosophique mais que, justement, la philosophie moderne ne lui permet pas d'interroger adéquatement cet objet :

Mon problème était le suivant : m'intéressant à une question de philosophie, j'ai tout de suite compris que la philosophie ne pouvait pas la traiter, puisqu'elle se posait une question, mais sans la méthode pouvant la résoudre. [...] La philosophie avait fait un travail d'idéalisation, mais il fallait équiper la philosophie d'une méthode empirique, puisque finalement ces questions se prêtaient à l'enquête<sup>3</sup>.

Et Latour de poursuivre sur le fait que c'est l'ethnographie (ce qu'il appelle ethnographie ou anthropologie « symétrique », appliquée à « nous », les Modernes occidentaux) qui fournira cette méthode à même de développer le questionnement philosophique. À cet égard, il est intéressant de noter que, parmi les philosophes les plus cités par Latour, figurent les pragmatistes, notamment William James et John Dewey. Or, le pragmatisme est une philosophie qui se définit, explicitement, comme une méthode, et une méthode orientée empiriquement : William James l'a affirmé clairement (« En l'occurrence, la méthode pragmatique vise à interpréter chaque notion en fonction

---

<sup>2</sup> Bruno Latour, « Coming Out as a Philosopher », *Social Studies of Science*, vol. 40, n° 4, 2010, p. 600; ma traduction. Par la suite, l'abréviation COP sera utilisée dans le texte.

<sup>3</sup> Arnaud Fossier et Édouard Gardella, « Entretien avec Bruno Latour », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], n° 10, 2006, mis en ligne le 11 février 2008, DOI : 10.4000/traces.158, consulté le 27 juillet 2017.

de ses conséquences pratiques<sup>4</sup> ») et c'est aussi la position de Dewey, dont Latour dit que, malgré le haut niveau d'abstraction de son écriture, il est *pratiquement* utile pour les enquêtes de terrain<sup>5</sup>.

Mais quel est, pour Latour, l'objectif d'une telle méthode, qui manquerait à la pratique philosophique tout en étant directement adossée au questionnement de la raison occidentale ? Il s'agit – il s'est toujours agi, dit Latour – de « comparer systématiquement les productions de vérité » (COP, 603) des Modernes en supposant que la juste manière de représenter ces productions de vérité « n'est pas obtenue en diminuant le nombre d'étapes intermédiaires, mais en augmentant le nombre de médiations » (COP, 601). Étrange méthode qui, tout en revendiquant la systématisme et en semblant poser des questions relevant directement de l'épistémologie classique, préfère se tourner vers l'ethnologie et l'anthropologie pour mieux adresser une question de philosophie, voire d'ontologie : les différentes productions de vérité concernant différents modes d'existence d'entités chez les Modernes<sup>6</sup>.

À vrai dire, face à une telle multiplicité apparente de perspectives, d'objets et de modes d'approche, la question « Le travail de Bruno Latour relève-t-il de la philosophie ? » n'est probablement pas la plus intéressante. Il serait sans doute plus pertinent de demander ce que les propositions de Latour font à la philosophie, c'est-à-dire vers quels possibles, vers quelles pistes de pensée elles permettent de se tourner – en en profitant pour examiner ce que les multiples détours latouriens en dehors des prés carrés de la discipline philosophique produisent sur les énoncés philosophiques.

Pour approcher cette question, je propose d'enquêter autour d'une thématique transversale, qui a l'originalité de n'appartenir en propre ni à la philosophie, ni d'ailleurs aux sciences sociales ou humaines : il s'agit du motif de la carte et de la cartographie dans les écrits de Latour. Lorsque Latour se penche sur la construction de certaines cartes des Modernes – et il s'agit, la plupart du temps, de cartes géographiques et topologiques très concrètes –, on trouve chez lui un geste extrêmement clair, qui semble refléter toute sa méthode et, par là, son rapport à la philosophie. Ce geste, c'est une interrogation de la manière dont les Modernes se sont représenté leur monde, au sens propre comme au figuré : la manière dont l'Occident s'est représenté les terres habitables et la Terre; la ma-

---

<sup>4</sup> William James, *Le Pragmatisme*, trad. par N. Ferron, Paris, Flammarion, 2007, p. 113.

<sup>5</sup> Voir Fossier et Gardella, « Entretien avec Bruno Latour ».

<sup>6</sup> Voir COP, 603.

nière dont les Modernes ont construit des objets qui sont visibles pour nos opérations de savoir, et ont par le fait-même soustrait au visible d'autres modes de production de vérité.

## 1. La carte, paradigme de la production de vérité scientifique

Les personnes familières de l'œuvre de Latour savent à quel point le recours au motif cartographique – et aux plans et diagrammes qui lui sont associés – est fréquent dans son chef pour interroger la manière dont nous voyons la science en train de se faire et la nature même des représentations des connaissances. Dès la fin des années 1990, *Paris ville invisible* relève déjà que les cartes et plans, à l'instar de la grille-horaire d'un professeur, permettent de s'insérer dans le cadre d'un pays, d'une ville, ou d'une institution : par une série de transformations et de déplacements, la carte est ce qui me « cadre », ce qui me rend visibles réseaux et références échappant à la seule perception naturelle (ainsi la carte de Météo France donnera-t-elle un aperçu plus complet de la météo du jour qu'un coup d'œil par-delà les toits du voisinage). Mais c'est peut-être l'enquête effectuée par Latour sur le pédofil de Boa Vista<sup>7</sup> (qui fera par la suite l'objet du deuxième chapitre de *L'Espoir de Pandore*) qui, la première, met en évidence le cas particulièrement éclairant du processus cartographique pour penser le processus de production des vérités scientifiques. L'objet de l'enquête n'est pas la construction d'une carte géographique à proprement parler, à moins de prendre au pied de la lettre l'étymologie du mot « géographie » : écriture de la terre. Car c'est la représentation de la terre et des sols, dans leurs différentes couches, surfaces et profondeurs, qui est en jeu ici. Cette enquête, en effet, est effectuée par Latour auprès d'une équipe franco-brésilienne de pédologues réalisant une étude topographique de la composition du sol dans la forêt de Boa Vista en Amazonie. En insistant sur chaque étape permettant la constitution du relevé topographique – du quadrillage matériel du terrain et du relevé de types de végétation et d'échantillons de sol à la réalisation d'un diagramme, en passant par le classement des échantillons et leur transport vers la France –, c'est bien à nos manières de voir la science en action que Latour entend s'attaquer.

---

<sup>7</sup> Bruno Latour, « Le 'pédofil' de Boa Vista – Montage photo-philosophique », dans *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 187-216.

Entre les faits concrets du monde et leur représentation abstraite dans le langage symbolique de la science, l'épistémologie traditionnelle suppose qu'il y a une relation de correspondance – en même temps qu'un gouffre, le représenté et le représentant n'étant pas de même nature<sup>8</sup>. Bref, cette vision épistémologique est extrêmement simple : elle est spéculaire, et suppose la ressemblance du reflet et de l'objet reflété, bien que tous deux soient de natures totalement étrangères l'une à l'autre. À cette vision du monde et de la science en miroir, Latour entend substituer une opération visuelle nettement moins intuitive : celle du chaînage. La confection d'une carte, d'un relevé topologique, n'a rien d'une « photographie » restituant l'apparence de la chose réelle dans l'ordre symbolique; elle est davantage constituée d'une multitude d'opérations pratiques d'ordres divers (travail de terrain, sélection, classement, élaboration symbolique, retour au terrain) qui doivent constamment être tenues et entretenues entre elles sans qu'un maillon de la chaîne ne se détache afin d'assurer la bonne circulation de la référence. Le gouffre entre le monde et sa représentation scientifique n'existe plus, mais chaque aspect pratique de l'activité scientifique doit désormais être minutieusement pris en compte pour que la vérité circule le long d'une chaîne de références, du terrain à la carte, et retour :

Propriété essentielle, cette chaîne doit demeurer réversible. La traçabilité des étapes doit permettre, en effet, de la parcourir dans les deux sens. Qu'on l'interrompe en n'importe quel point et voilà qu'elle cesse de transporter le vrai, de le produire, de le construire, de le conduire. La référence est une qualité de la chaîne dans son ensemble, et non plus de l'*adequatio rei et intellectus*. La vérité y circule comme l'électricité le long d'un fil aussi longtemps qu'il n'est pas sectionné<sup>9</sup>.

Voilà qui complique sérieusement notre « vision » de la science. Et il s'agit ici de « compliquer » au sens étymologique d'ajouter des éléments multiples, d'étoffer notre vision, de la rendre sensible à davantage de zones d'ombre et de lumière – en somme, de l'intéresser au-delà d'une trop simple correspondance entre les énoncés et les choses du monde. On retrouve ici la définition de la méthode que Latour entend adosser à son questionnement philosophique relatif aux productions de vérité : il ne s'agit pas de soustraire des étapes intermédiaires dans la représentation de connaissance mais, au

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 216.

contraire, de multiplier les médiations. La carte, le relevé topographique, ont pour Latour l'intérêt de mettre en évidence cette modalité de la production, de la construction et du transport du vrai, loin d'une théorie spéculaire de la représentation.

Il est assez évident, à ce point, que la manière dont se construit une carte est emblématique de la manière dont, pour Latour, l'activité scientifique produit du vrai, par de multiples médiations de tous ordres assurant une circulation continue de la référence des relevés les plus empiriques à la codification la plus symbolique. Cette centralité du cas de la carte pour penser l'activité de production de vérité scientifique sera réaffirmée dans *l'Enquête sur les modes d'existence*, à travers le mode d'existence nommé [REF], pour référence, qui entend donner une vision plus riche et plus adéquate de l'activité scientifique. Il n'est pas anodin que, pour nous faire voir ce qu'est véritablement la science des Modernes, Latour commente une fois encore la production d'une carte – cette fois la carte d'état-major 3237 OT qui dépeint le relief du Mont Aiguille, dans le Vercors. L'exemple, encore une fois, vise à mettre en évidence la multitude de réseaux dûment enchaînés qui permettent la circulation de la référence – la carte, le Mont aiguille, les balises et les cairns, mais aussi tout l'appareillage des géomètres qui a permis de tracer la carte – sans succomber aux Charybde et Sylla de l'Objet connu et du Sujet connaissant seuls pourvoyeurs de sens<sup>10</sup>. En insistant sur le chaînage de la circulation de la référence comme compte-rendu fidèle de l'activité scientifique – et en basant cette insistance sur l'exemple de la carte de randonnée –, Latour rend notamment hommage à la théorie ambulatoire de la vérité chère à William James, théorie qui permet d'échapper à la « tentation de la ressemblance » comme première manière de voir la science. James, dit Latour, affirmait qu'au lieu « d'un 'saut mortel' entre mots et choses, on se trouve toujours en pratique devant une forme de reptation à la fois très ordinaire et très particulière qui va de document en document jusqu'à une prise solide et assurée sans jamais passer par les deux étapes obligatoires de l'objet et du sujet » (EME, 88).

Latour fait ici référence à la thèse de William James défendue dans *The Meaning of Truth*, selon laquelle nous avons trop souvent tendance à développer un rapport « saltatoire » à la pensée, en sautant d'une abstraction à l'autre sans plus prendre en compte les singularités et les étapes – les médiations – qui ont été concrètement

---

<sup>10</sup> Voir Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012, p. 91. Par la suite, l'abréviation EME sera utilisée dans le texte.

nécessaires à l'élaboration de ces abstractions mais n'y sont plus accessibles. Bref, la pensée saltatoire est statique, arrêtée sur les concepts, alors que la pensée ambulatoire, plus empirique et concrète, ne « saute » littéralement pas d'étapes et traverse l'expérience morceau par morceau tandis qu'elle se fait<sup>11</sup>.

Il est assez remarquable que le motif de la carte, central dans la description latourienne de la production de vérité scientifique comme circulation de la référence par la multiplication de médiations, ramène Latour vers la philosophie pragmatiste, dont on a vu plus haut qu'elle était sans doute le plus proche équivalent philosophique de la méthode empirique recherchée par Latour. C'est qu'il y a, en fait, une profonde affinité entre les processus de construction des représentations scientifiques selon Latour et l'appréhension de ce qu'est la « vérité » selon le pragmatisme de William James. Ce dernier définit en effet son pragmatisme comme une « théorie génétique de la vérité » : la vérité est un processus, quelque chose qui arrive aux idées<sup>12</sup>. Autrement dit, la vérité n'est pas une adéquation spéculaire entre les mots et les choses, mais un processus de liaison des différentes parties de l'expérience.

Or, dans un article co-écrit en 2010 avec Valérie November et Eduardo Camacho-Hübner, Bruno Latour développe un argument fortement similaire à celui de James, en prenant à nouveau pour objet la cartographie. L'usage des cartes, écrivent les trois auteurs, n'est pas mimétique – contrairement à ce que laisserait penser une représentation abstraite et non située de l'activité de déchiffrement cartographique – mais de navigation<sup>13</sup>. Lorsqu'une navigatrice calcule la route à suivre sur l'espace euclidien d'une carte des côtes, les indications qu'elle pourra donner au pilote du bateau ne sont pas basées sur la ressemblance entre la carte et la côte, mais bien sur « la détection de signaux *pertinents* qui permettent à son équipe de traverser un ensemble hétérogène de données [la présence de récifs, par exemple] d'une balise à une autre » (ERT, 585). Bref, la vérité de la carte ne lui vient pas de sa ressemblance au territoire, et l'objectif d'une carte n'est pas de donner une image stable, « arrêtée », enfin conforme au terrain « véritable ». Au contraire, la carte est une

---

<sup>11</sup> Voir William James, *L'Idée de vérité*, trad. par L. Veil et M. David, Paris, Alcan, 1913, p. 131.

<sup>12</sup> James, *Le pragmatisme*, 128-29.

<sup>13</sup> Cf. Valérie November, Eduardo Camacho-Hübner et Bruno Latour, « Entering a Risky Territory : Space in the Age of Digital Navigation », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 28, n° 4, 2010, p. 581-99. Par la suite, l'abréviation ERT sera utilisée dans le texte.



plateforme de navigation : non seulement elle se constitue par un processus de navigation permanent à travers une chaîne de références hétérogènes mais, en plus, qu'elle soit en papier ou en ligne, sa vérité ne lui arrive que par les navigations fructueuses qu'elle permet.

Mais l'article ne se contente pas de souligner et d'affiner la pensée cartographique de Latour à travers le concept de navigation; il va plus loin en affirmant que *ce qui est vrai de la carte l'est de toute image scientifique*. « Une image isolée, écrivent les auteurs, n'a pas de référent scientifique – mais, comme toutes les images, elle génère une image virtuelle, le “qu岸” dont l'image est dite être la représentation “de” » (ERT, 588). La carte est ici un exemple particulièrement évident car, comme l'a formulé Alfred Korzybski, la carte n'est pas le territoire – et l'image virtuelle générée par une carte du Canada ne donne pas la « vérité » définitive et arrêtée du Canada. Mais ce qui est vrai de la carte l'est aussi d'une image isolée d'un virus ou d'une galaxie : non insérée dans une chaîne de références, l'image n'a aucune valeur spécifique (ERT, 588-89).

À ce stade, la carte n'apparaît plus seulement comme un simple exemple, particulièrement frappant, des processus d'élaboration des vérités scientifiques. Par son caractère ambulatoire, navigatoire, par son appel incessant à l'insertion des signes et références dans une chaîne ininterrompue d'autres signes et références, elle performe un certain type de pensée – pragmatique – et une certaine théorie de la vérité – génétique. Serait-ce déjà assez pour affirmer une affinité profonde entre la pensée cartographique de Latour et son rapport à la philosophie ? Le tournant que vont prendre ses publications récentes va nous montrer que nous ne sommes qu'au début de la navigation entre cartes et philosophie.

## **2. Face à Gaïa et les nouvelles cartes de la Terre**

C'est que les choses se compliquent et, à vrai dire, prennent un tout autre tour lorsque l'on se penche sur le motif cartographique dans le dernier livre de Latour, *Face à Gaïa*. Ici, les cartes ne sont plus prises comme exemple pour revisiter la nature de la représentation scientifique. Au cœur de *Face à Gaïa* se trouvent questionnées les représentations modernes de la nature et de la Terre, qui nous empêcheraient de saisir le bouleversement représenté par le nouveau régime climatique et l'irruption de Gaïa. Si nous avons pris l'habitude – pratique et efficace, du point de vue des sciences modernes – de penser la

nature comme un « décor », purement matériel et dénué de puissance d'agir<sup>14</sup>, tout change lorsque le réchauffement climatique nous confronte à un ensemble de boucles de rétroaction mêlant humains et non-humains, provoquées et dérégées par les activités humaines industrielles, laissant entrevoir le futur possible d'une planète hostile à la vie humaine, et dont l'énormité des conséquences laisse les humains stupéfaits, presque aussi inertes et peu réactifs que la matière étendue qu'ils appelaient « nature » à la modernité (FG, 99). Bref, « la Terre est devenue – redevenue ! – une enveloppe active, locale, limitée, sensible, fragile, tremblante et aisément irritée » (FG, 81).

Que le nouveau régime climatique bouleverse radicalement nos représentations de la Terre est un enjeu, entre autres, cartographique. Les cartes passent du statut d'exemple de la production de vérité scientifique à celui d'enjeu de la représentation, scientifique mais aussi culturelle et politique. Prenons le cas d'un type particulier de représentation cartographique, celui du globe terrestre, parfaitement sphérique et dont la représentation est le plus souvent focalisée sur les États-Nations. Latour y consacre une partie du chapitre 4 de *Face à Gaïa*, intitulé « L'Anthropocène et la destruction (de l'image) du Globe ». Dans un mouvement similaire à celui de Peter Sloterdijk dans *Globes*<sup>15</sup>, Latour y dénonce la figure du globe pour penser et représenter la Terre – le globe terrestre, qui donne à celui qui le regarde une impression de totalité et de maîtrise, est rongé de toutes parts par l'intrusion d'une Gaïa indifférente aux fins humaines, et non maîtrisable par les humains. Le globe, nous dit Latour, est un summum d'abstraction (de ce type d'abstraction qu'appelle la pensée saltatoire) qui empêche de se localiser, de suivre les connexions multiples qui font notre terre, qui nous projettent vers le global, vers l'impossible point de vue de Sirius :

Une sphère n'a pas d'histoire, pas de commencement, pas de fin, pas de trou, pas de discontinuité d'aucune sorte. Ce n'est pas seulement une idée, mais l'idéal même des idées. Ceux qui se targuent de penser globalement ne s'arracheront jamais à la

---

<sup>14</sup> « Puissance d'agir » est le terme d'origine spinoziste que Latour propose pour traduire le concept anglophone d'*agency*; voir Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 67. Par la suite, l'abréviation FG sera utilisée dans le texte.

<sup>15</sup> Peter Sloterdijk, *Globes. Sphères II*, trad. par O. Mannoni, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2010.

malédiction d'Atlas : *Orbis terrarum sive Sphaera sive Deus, sive Natura*<sup>16</sup>. (FG, 180)

Autrement dit, l'image du globe nous empêche de penser ce que veut dire vivre *dans* l'espace, de manière localisée, au croisement de multiples et fragiles enveloppes protectrices du vivant, selon des connexions aussi nombreuses et singulières que précaires. Il faudrait donc renoncer au globe. L'enjeu est certes méthodologique et épistémologique (rien de plus saltatoire qu'un globe !), mais pas seulement. Renoncer au globe signifie tracer de nouvelles cartes de nos inscriptions terrestres, et les enjeux dépassent de très loin, cette fois, les seules sociologie et philosophie des sciences. Les dernières pages de *FG*, qui appellent à tracer de nouvelles cartes, radicalement différentes de celles dont nous sommes familiers, sont très claires à ce sujet. Après avoir envisagé les multiples manières dont l'Anthropocène et l'intrusion de Gaïa nous forcent à revisiter de fond en comble nos représentations des rapports entre Terre, humains et non-humains, Latour écrit en effet que nous sommes pareils aux lettrés médiévaux, qui ont dû revoir toute leur cartographie après les expéditions de Christophe Colomb :

Nous aussi, nous dessinons sans relâche nos cartes en forme de T majuscule, avec l'Homme en son centre et la Nature, circulaire, globale, qui l'entoure, le menace ou le protège. Et nous aussi nous allons devoir les redessiner entièrement pour absorber d'autres terres nouvellement découvertes qui obligent à sortir tout à fait de la Nature et de l'Humanité, en redistribuant les sciences, la religion, la politique, bref, en redessinant la totalité de notre cosmologie. Quelle surprise pour les gens du XVI<sup>e</sup> siècle, de découvrir à quel point la nature se révélait plus vaste que leur petit monde méditerranéen. Quelle surprise pour les gens du XXI<sup>e</sup> siècle, de découvrir à quel point la (notion de) nature est étroite comparée au comportement de la Terre qui s'ouvre soudain sous leurs pieds. (FG, 370-71)

Les cartes en T majuscule, aussi connues sous le nom de « cartes en TO », représentent le monde médiéval connu par l'Occident en mettant l'accent sur les dimensions spirituelles plutôt que sur un usage « géographique » (inutile de vouloir utiliser ces cartes pour s'orienter !) : la carte est centrée sur Jérusalem et le tombeau du

---

<sup>16</sup> La « malédiction d'Atlas » est la fatalité du globe qui, parce qu'il tend vers la totalisation, mène à une charge excessive – il y a toujours quelque chose de théologique, soutient Latour, dans la représentation de la Terre par le globe.

Christ; le « O » englobe l'unité de l'*œkoumène* (le monde habité connu à l'époque); le « T » est la croix de la crucifixion du Christ, qui marque le monde de la Bonne Nouvelle mais le divise aussi en trois parties distinctes correspondant aux trois continents connus : l'Asie des sages, l'Europe des guerriers et l'Afrique des esclaves ou des travailleurs – la division est donc hiérarchique et est sociale et politique au moins autant que géographique<sup>17</sup>.

Vu le gouffre entre ces cartes en TO et les premières cartes du monde dessinées pendant la période dite des grandes découvertes, on mesure l'ampleur du problème que Latour entend souligner lorsqu'il affirme que nous avons urgemment besoin de nouvelles cartes pour faire face à l'intrusion de Gaïa. En effet, passer des cartes en TO aux cartes géographiques du monde telles que nous les connaissons aujourd'hui n'est pas une question de « faire de la place » pour intégrer des terres jusque-là inconnues par les Européens dans leurs représentations de la planète. C'est tout le système de représentation du monde habité qui est bouleversé, aux niveaux religieux, politique, symbolique et scientifique. Car les cartes médiévales fonctionnaient selon une compréhension du monde radicalement étrangère à celle qui sera développée par les cartographes et scientifiques modernes – la cartographie médiévale exigeait un « saut imaginaire » inscrivant l'ordre divin de la création sur le monde habité, ce qui a bien peu de rapport avec la volonté de représenter les terres découvertes selon des principes physiques et géométriques les plus précis possible.

Cela étant dit, il ne s'agit pas, pour Latour, d'imiter la transition qui s'est opérée des cartes médiévales en TO à la représentation scientifique de la Terre. Le problème n'est pas de dessiner les contours d'un monde nouveau mais plutôt, en écho à une préoccupation déjà capitale dans *EME*, d'apprendre à dessiner comment habiter et représenter correctement l'ancien. « Il semble », dit-il, « que ce soit tous les peuples anciennement humains qui se trouvent simultanément l'objet d'une prise de terre inversée, par la Terre elle-même » (FG, 371). La conclusion est claire : tout comme le basculement des cartes en TO vers les cartes géographiques de la Modernité signifiait une redistribution totale des rôles de la science, de la religion, de la politique, bref, de la cosmogonie dans les rapports des lettrés euro-

---

<sup>17</sup> Voir à ce sujet Gilles A. Tiberghien, *Finis terrae. Imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard, 2007, p. 66. Des cartes en TO peuvent être consultées sur le site de la Bibliothèque Nationale de France : [<http://expositions.bnf.fr/globes/bornes/itz/23/03.htm>] et [<http://expositions.bnf.fr/globes/bornes/itz/23/04.htm>].

péens au monde, nous avons besoin de nouvelles cartes qui effectueraient le même type de redistribution pour passer de cartes du monde humain vers des cartes intégrées d'un monde plus-qu'humain. *Où atterrir ?*, publié fin 2017, reprend d'ailleurs cette idée appliquée au domaine de la politique : il faut « changer de cartes<sup>18</sup> ». La cartographie est encore une question épistémique, mais elle déborde ce seul cadre. La carte n'est plus seulement le support d'analyse sur la production de vérité; elle rejoint également la question philosophique au cœur de l'œuvre de Latour : comment décrire adéquatement la raison occidentale, et que peut-on en garder dans le nouveau régime climatique ?

### 3. Philosophie des territoires et performance cartographique

Il est assez frappant en effet que la question cartographique, devenue centrale dans *FG*, rejoigne les préoccupations philosophiques qui ont depuis longtemps hanté Latour, et qui concernent le type de monde produit par les sciences modernes. On s'en persuadera aisément en examinant le rôle qu'ont joué les cartes dans le façonnement du monde des États-Nations que nous connaissons aujourd'hui, avec sa part considérable d'impérialisme et de colonialisme. Pour que s'opère le passage des cartes en TO aux cartes de géographie telles que nous les connaissons encore aujourd'hui, il faut passer d'une représentation spirituelle du monde en appelant à l'imagination à une représentation objective construite à l'aide des sciences mathématiques. Après un rapport médiéval à l'espace empreint de symbolique et de distinctions (le tombeau du Christ n'a pas le même poids dans l'œkoumène que les provinces externes de l'ancien empire romain, bien que tous figurent sur les cartes du Moyen Âge), la Renaissance redécouvre la grille de méridiens et de parallèles mise au point par Ptolémée au II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ : désormais, la Terre est « quadrillée » et chaque point de sa surface est équivalent à n'importe quel autre, défini par ses coordonnées de latitude et de longitude.

Cette uniformisation du monde par les mathématiques et la géométrie était nécessaire pour que les sciences modernes puissent donner des terres habitées une représentation précise et efficace – on ne se perdra pas en effectuant une randonnée autour du Mont

---

<sup>18</sup> Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017, p. 83.

Aiguille pour autant que l'on sache décoder les données cartographiques. Cependant, le passage à la cartographie moderne ne fait pas que produire des vérités spécifiques; il produit dans le même temps des effets de pouvoir. Carl Schmitt, que Latour a lu de près<sup>19</sup>, l'affirme clairement dans *Le Nomos de la Terre*. Après avoir passé en revue et discrédité les différentes justifications théologiques et juridiques des colons espagnols pour justifier la « prise » pure et simple de ce qui deviendra l'Amérique du Sud, Schmitt conclut en effet que la supériorité scientifique des colons, incarnée dans la précision de leurs relevés cartographiques, suffit à légitimer la supériorité politique de ces mêmes colons, habilités dès lors à prendre le nouveau monde sans même avoir à fournir de guerres de territoires classiques :

La conscience scientifique intense qui préside aux découvertes est attestée par les représentations cosmographiques qui apparaissent dans l'Europe entière avec une rapidité étonnante. Il est donc tout à fait erroné de dire que les Aztèques ou les Incas auraient pu découvrir l'Europe tout comme les Espagnols les ont découverts. Les Indiens ne disposaient pas de la force cognitive propre à la rationalité de l'Europe chrétienne, et ce n'est qu'une uchronie ridicule d'imaginer qu'ils auraient peut-être pu faire des relevés cartographiques de l'Europe tout aussi bons que ceux faits par les Européens de l'Amérique. La supériorité intellectuelle était entièrement du côté européen, et forte à ce point que le Nouveau Monde put être simplement « pris »<sup>20</sup>.

Il poursuit une page plus loin :

Les archives cartographiques avaient une grande importance non seulement pour la navigation, mais aussi pour l'argumentation sur le plan du droit des gens. Un relevé cartographique scientifique constitue en effet un véritable titre juridique sur une terra incognita<sup>21</sup>.

Peter Sloterdijk, dont on a vu qu'il était une référence de Latour à la fois dans son rapport à la philosophie et dans son rapport à la cartographie, n'a pas manqué de souligner également l'importance

---

<sup>19</sup> Le chapitre 7 de *FG*, « Les états (de nature) en guerre et paix », repose sur une lecture critique de Schmitt.

<sup>20</sup> Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre. Dans le droit des gens du Jus Publicum Europaeum*, trad. par L. Deroche-Gurcel, Paris, PUF, 2001, p. 133.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 134.

de la pensée cartographique tant scientifique qu'impérialiste dans la construction d'une pensée « globale », par le globe, mais cette fois d'un point de vue critique :

Les cartes sont l'instrument universel qui permet de garantir ce qui a été découvert dans la mesure où cela doit être porté « sur le globe » sous la forme de quelque chose qui a été trouvé et sécurisé. Pour toute une époque, des « cartes » bidimensionnelles terrestres et maritimes fournissent le principal moyen artificiel de localiser les points de la vision topologique de la Terre au-dessus de laquelle on avait soulevé le couvercle de la non-connaissance. [...] Lorsqu'on réussit à capturer les sphères sur le papier et à simuler des profondeurs spatiales sur des toiles, des possibilités nouvelles et infinies s'ouvrent à la conquête du monde comme image. *L'impérialisme est une planimétrie appliquée, l'art de restituer les sphères sous forme de surfaces et les mondes sous forme de tableaux. Le maître définit l'échelle. Est souverain celui qui décide de l'aplatissement. Ne peut être conquis que ce qui se laisse réduire d'une dimension avec succès*<sup>22</sup>.

Pour que cette « planimétrie appliquée » fonctionne, avec les effets de prise de terres diagnostiqués par Schmitt et Sloterdijk, il fallait donc pouvoir réduire le monde sensible à une matière définie strictement par son étendue et sa localisation. Or, c'est exactement de cette manière que Latour définit l'opération centrale de la raison moderne, celle qui a donné lieu aux avancées scientifiques que nous connaissons mais qui a également vidé le monde de multiples autres modes d'existence – fictionnels, juridiques, politiques et, oui, religieux. Cette contradiction a été diagnostiquée par l'une des influences philosophiques majeures de Latour, Alfred North Whitehead, sous le concept de « bifurcation de la nature »<sup>23</sup>. Et c'est en expliquant la confection de la carte du Mont Aiguille que Latour convoque ce concept whiteheadien dans *EME* :

À ce stade du raisonnement, le Mont Aiguille est bien dédoublé. Pour reprendre l'expression clef de Whitehead : le monde s'est mis à *bifurquer*. Il y a d'une part une réalité invisible mais formelle – ce qui explique l'efficacité de la carte puisque, au fond, la

---

<sup>22</sup> Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, trad. par O. Mannoni, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2010, p. 146-48; je souligne.

<sup>23</sup> Voir notamment Alfred N. Whitehead, *Le concept de nature*, trad. par J. Douchement, Paris, Vrin, 1998.

carte et le territoire se reflètent l'un par l'autre; et, d'autre part, on garde sur les bras toute un ensemble de traits, certes visibles aux sens, mais irréels, en tout cas dénués de substance; la carte, en effet, peut se permettre de les négliger (la dissemblance est donc bien « expliquée »!) puisqu'ils ne font que renvoyer aux seules demandes perceptives des randonneurs humains. [...] Cette bifurcation multipliée va rendre infiniment difficile la réconciliation de la philosophie moderne avec le sens commun; c'est sa genèse qui va nous permettre d'expliquer pour une grande part l'opposition entre théorie et pratique si caractéristique des Modernes<sup>24</sup>. (EME, 123-24)

Ce que les cartes que nous dressons mettent en évidence, c'est bien l'opération pratique de la bifurcation qu'ont mise en place les sciences modernes pour pouvoir développer les connaissances : il fallait séparer ce que la philosophie appelle « qualités premières » dites objectives – la matière qui est faite de pures déterminations physico-mathématiques donnant sa localisation – et « qualités secondes » dites subjectives – tout le reste, toutes les données phénoménales, sons, couleurs, etc. Comme le relève Didier Debaise, qui a mis en évidence le caractère d'abord opératoire de la bifurcation moderne de la nature, le problème n'est pas cette opération pratique en tant que telle, qui permet des avancées scientifiques certaines. Le problème surgit quand l'opération pratique de la bifurcation est réifiée et devient une abstraction autosuffisante : on cache alors le geste de la bifurcation pour en faire un principe ontologique de la structure du monde en général<sup>25</sup>. Dans le cas de la raison cartographique moderne, la bifurcation est réifiée quand nous oublions toutes les opérations de navigation qui œuvrent aussi bien à la constitution d'une carte qu'à sa réception, quand nous identifions la Terre et les terres à leur « image virtuelle » – un monde de « qualités premières » couchées sur le papier, où la Terre n'est plus qu'une série de coordonnées physico-mathématiques. Pour reprendre une analogie utilisée dans *CS*, identifier les cartes modernes à l'ensemble de ce qui importe dans la représentation de la Terre revient, en quelque sorte, à réduire l'ensemble de la ville de Paris à son plan de métro (*CS*, 351-52). Le problème, dès lors, est que les cartes occultent tout ce qui fait un territoire vivant, agité, parcouru de conflits et d'affects puissants et contradictoires.

---

<sup>24</sup> Pour un autre usage par Latour du concept de bifurcation de la nature, voir aussi *FG*, p. 114-15.

<sup>25</sup> Voir Didier Debaise, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Paris, Les Presses du réel, 2015.



Quelles seraient donc les « nouvelles cartes » que, selon Latour, le nouveau régime climatique nous met en demeure de produire ? Pour contrer l'effet de pouvoir des cartes modernes, « bifurquées », deux gestes me semblent essentiels. Premièrement, il s'agira de mettre en évidence les *opérations de navigation* qui constituent les cartes des terres – des cartes-processus, en évolution continue, plutôt que des images arrêtées. Deuxièmement, il faudra, dans ces cartes-processus, réintroduire les qualités secondes, les rapports « subjectifs », les liens d'attachements multiples et entrecroisés à certaines terres bien précises qui ne sont pas que localisations physico-mathématiques. Ces qualités secondes mènent à mettre en évidence la notion de territoire, et les rapports évolutifs qu'humains et non-humains entretiennent aux territoires. Les coordonnées en latitude et longitude d'un lieu ne sont habitées par aucun vivant; les vivants habitent des territoires, et ce sont leurs intérêts divergents et convergents qui déterminent leurs attachements à ce morceau de terre – ou de mer, ou d'océan – précis.

Dans le travail de Latour, la volonté de faire vivre les attachements divergents aux territoires passe notamment par un travail de cartographie numérique. L'article *ERT* souligne ainsi à quel point le rapport interactif aux données de plateformes comme Google Earth (re)matérialise le processus de production des cartes – et donc des représentations de la Terre – en reposant sur des opérations de navigation plutôt que sur une vision mimétique de l'espace cartographique (*ERT*, 583-84). Les cours de « cartographie des controverses » imaginés par Latour<sup>26</sup> ainsi que la plateforme interactive du projet d'humanités numériques « AIME – An Inquiry into Modes of Existence »<sup>27</sup> peuvent ainsi être considérés comme des tentatives de cartographie renouvelée, axées sur la navigation au sein des qualités premières *et* secondes qui constituent notre rapport vivant aux territoires.

Mais je voudrais faire un pas plus loin et suggérer que les gestes requis par les nouvelles cartes des territoires à produire – remettre en évidence les opérations de navigation et réinsérer les qualités secondes – nécessitent d'articuler cartographie et performance (au sens d'action *et* de geste artistique). Puisque la planimétrie, la réduction des terres à deux dimensions, était centrale dans l'efficacité de la cartographie moderne (rappelons-nous Sloterdijk : « Est souverain celui qui décide de l'aplatissement. Ne peut être conquis que ce qui se laisse réduire d'une dimension avec succès »), pourquoi ne pas

---

<sup>26</sup> Voir par exemple [<http://www.bruno-latour.fr/fr/node/31>].

<sup>27</sup> [<http://modesofexistence.org/>].

contrer les aspects délétères de cette « mise sur le papier » avec de la performance, vivante, en trois dimensions ? L'idée peut sembler extrêmement étrange par rapport à notre habitude d'identifier la cartographie à l'espace euclidien, mais elle est loin d'être inédite – les Aborigènes d'Australie, pour ne citer qu'eux, n'ont cessé de peindre, raconter et chanter les « lignes de rêve », bien réelles, qui traversent le continent austral<sup>28</sup>. Et nombre d'artistes contemporains explorent, aujourd'hui, le caractère performatif de la cartographie et ce qu'il permet de réinvestissements affectifs et subjectifs des territoires que nous traversons<sup>29</sup>.

Articuler cartographie et performance permet, par ailleurs, de faire sens de l'intérêt continu de Latour pour le théâtre et la performance sans le considérer comme un à-côté de ses propositions théoriques. C'est qu'en effet, pour développer une cartographie des territoires habités et habitables, il faut se tourner vers des gestes et médias qui débordent du plan de la feuille de papier. Dans le livre *Reset Modernity !* qui a accompagné l'exposition du même nom qui s'est tenue à Karlsruhe en 2016, Latour se tourne ainsi vers une performance pour déconstruire la vision globale, réifiée et « bifurquée » de la Terre développée dans le film *Powers of Ten*, réalisé en 1977 par Ray et Charles Eames. En prenant pour point de départ un pique-nique dans un parc de Chicago vu à échelle humaine, le film suit une progression linéaire en agrandissant et diminuant l'échelle selon les puissances de dix, allant de l'infiniment grand (les limites observables de l'univers) à l'infiniment petit (les quarks composant les atomes). À cette progression linéaire et homogène observant les échelles de la matière depuis un point de vue qui n'est pas situé, ancré dans le terrestre, Latour oppose la performance *Superpowers of Ten*, développée entre 2013 et 2015 par André Jacque et le cabinet d'architecture Office for Political Innovation basé à New York et Madrid. Cette grande performance, dont le texte est repris dans le livre *Reset Modernity !*, visait à rejouer le film en l'arrachant au point de vue de Sirius, révélant « des histoires alternatives, des conflits politiques, et des événements historiques oubliés<sup>30</sup> ». Bref, c'est bien la performance qui, ici, vient questionner la mise à l'échelle carto-

---

<sup>28</sup> Voir notamment Bruce Chatwin, *Le Chant des pistes*, trad. par J. Chabert, Paris, Le Livre de poche, 1990.

<sup>29</sup> On consultera par exemple Karen O'Rourke, *Walking and Mapping. Artists as Cartographers*, Cambridge et Londres, MIT Press, 2013.

<sup>30</sup> Voir B. Latour et C. Leclercq (dir.), *Reset Modernity !*, Karlsruhe, Cambridge et Londres, ZKM et MIT Press, 2016, p. 78.

graphique, et l'inviter à se localiser, à se situer, pour retrouver les enjeux terrestres et politiques.

De même, c'est à une nouvelle cartographie théâtrale qu'est consacré le dernier chapitre de *Face à Gaïa* : l'expérience performative de simulation de la COP-21 (la conférence 2015 de l'ONU sur le climat, qui a donné lieu à l'accord de Paris) qui s'est tenue fin mai 2015 au théâtre de Nanterre-Les-Amandiers en banlieue parisienne sous le titre *Make it Work : Le théâtre des négociations*<sup>31</sup>. L'idée centrale de cette simulation était de renoncer à la seule catégorie des États-Nations pour représenter les intérêts des *territoires* concernés et menacés par le réchauffement climatique : que se passerait-il si, aux côtés des États, des représentants des premières nations, des océans, des forêts, des ONG, etc. prenaient part aux négociations ? Ne faudrait-il pas baser les négociations autour du réchauffement climatique sur les territoires tels qu'on y vit, plutôt que sur l'abstraction des États-Nations ?

Si l'on accepte que la performance est un outil permettant de mettre en évidence les opérations de navigation qui constituent nos cartes ainsi que d'y réinsérer des qualités secondes, alors *Make it Work* est un exemple frappant de la manière dont Latour envisage les cartes requises par le nouveau régime climatique autour de la notion de territoire. Les principes de construction des nouvelles cartes latouriennes reposent donc sur la mise en acte scientifique, artistique et politique des territoires, et s'organisent autour de questions telles que : depuis quel territoire parlez-vous ; quels sont les intérêts propres de ce territoire face aux périls apportés par le réchauffement climatique ; quels sont les êtres humains et non humains qui le constituent, y collaborent et s'y affrontent ? La pensée cartographique, alors, n'est plus basée sur la représentation indifférente des terres en fonction de leurs seules qualités premières. Elle déborde de toutes parts le plan de la feuille de papier, elle agit, elle performe, elle se confronte, elle navigue en eaux troubles ; elle pose un défi à nos idées épistémiques et philosophiques de ce que signifie représenter la Terre.

---

<sup>31</sup> « Théâtre des négociations », simulation menée dans le cadre de *Make it Work*, théâtre des Amandiers, 26-31 mai 2015, mise en scène de Philippe Quesne et Frédérique Aït-Touati, avec la participation SPEAP (Sciences-Po Paris) et à l'initiative de Laurence Tubiana et Bruno Latour.

## **Conclusion : une philosophie cartographique des mondes habités**

Il est donc possible de retraverser et relire l'œuvre de Bruno Latour en la considérant comme un projet cartographique spécifique. L'appel, dans les dernières pages de *FG*, à tracer les cartes des territoires humains et non humains mis en péril par le réchauffement climatique souligne à quel point ce projet cartographique n'est en rien marginal dans le propos latourien. Nous ne pouvons plus considérer le relevé topographique du sol de la forêt de Boa Vista ou la carte IGN du Mont Aiguille comme de simples exemples de la manière dont Latour entend formuler un compte-rendu plus adéquat des modes de connaissance scientifiques. Lus rétrospectivement depuis l'affirmation de *FG* selon laquelle nous avons besoin de nouvelles cartes, les chapitres consacrés à la cartographie de l'Amazonie ou du Mont Aiguille doivent être compris comme parties prenantes d'un vaste projet de renouvellement cartographique de la cosmogonie des Modernes. Il va de soi que ces cartes intégrées, navigables, qualitatives, qui mettent en évidence la fragilité et la porosité des catégories de « l'Homme » face à « la Nature », ne peuvent pas se tracer selon une logique de la représentation mimétique, mais demandent toutes les précautions d'une navigation embarquée, ancrée dans des territoires, toute la pragmatique performative d'une « théorie ambulatoire de la vérité », pour reprendre les mots de James.

Je propose donc de considérer Latour comme un philosophe cartographe, dont le projet conceptuel concerne l'élaboration des mondes visibles de la raison occidentale : il s'agit d'examiner la forme de ce visible, la répartition des zones d'ombre et de lumière dans la construction de nos objets de savoir, ce qui peut, ou non, se voir lorsque nous parlons de cette Terre plus-qu'humaine qui fait tout notre monde vivant et vivable. Définir Latour comme un philosophe cartographe permet, aussi, de revisiter la question de l'appartenance de ses textes au corpus philosophique. Comme nous l'avons vu, l'histoire de la cartographie des Modernes et l'analyse de ses modes de représentation rencontrent les deux aspects définis comme essentiels par Latour dans son rapport à la philosophie. D'une part, la carte permet de mettre en évidence une *méthode* empirique, ambulatoire, de construction des savoirs scientifiques (c'est la circulation de la référence, [REF], opposée au paradigme spéculaire). D'autre part, les cartes modernes, par le rapport qu'elles entretiennent avec l'histoire de la bifurcation de la nature, jouent aussi un rôle important dans l'anthropologie symétrique de la raison occidentale qui est au cœur du projet latourien.

S'il s'agit, dès lors, d'évaluer ce que l'approche cartographique de Latour produit *sur* la philosophie contemporaine, on mettra en évidence le défi à penser que constituent ces nouvelles cartes nécessitées par le nouveau régime climatique. Ces cartes ne sont pas confinées aux deux dimensions de la feuille de papier, et appellent les philosophes à s'intéresser à d'autres représentations du monde plus-qu'humain qui est le nôtre, comme la navigation et la performance. Ces cartes, tournant autour de la singularisation de territoires vivants et abritant des vivants multiples, appellent au développement d'une pensée, voire, pourquoi pas, d'une métaphysique toujours locale, définie par des attachements spécifiques, résistant aux sirènes de l'abstraction globalisante. Enfin, ces cartes insistent sur l'importance, pour la philosophie contemporaine, de développer ce qui devrait être au centre, sans doute, de toute pensée : faire importer et exister des mondes habitables, plutôt que des mondes trop rapidement et globalement abstraits. Comme Latour l'a souligné, « les Modernes ne savent pas où ou qui ils sont. Ils sont, littéralement, sans abri (*homeless*) » (COP, 602). Élaborer des mondes habitables et habités, voilà peut-être le noyau d'une pensée cartographique plurielle, qui fait de la philosophie un partenaire essentiel, sur le même pied que les autres modes de savoir.

*alinewiame@yahoo.fr*